

A Nice, un juge dévoile que la police a tu un témoignage favorable à une accusée.
(Les journaux).

Combien d'innocents sont au bagne, victimes de tels procédés !

Redaction :
Administration : N. FAUCIER
72, rue des Prairies, Paris (20^e)
(chèque postal : N. Faucier 1163-35)

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"	
FRANCE	ETRANGER
Un an... 22 fr.	Un an... 30 fr.
Six mois... 11 p.	Six mois... 15 fr.
Trois mois... 5,50	Trois mois... 7,50
Chèque postal : N. Faucier 1163-35	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquate à chaque époque.

Téléph. : Roquette 57-73

L'AFFAIRE ALMAZIAN

La police accumule les canailleries

Almazian n'est toujours pas libre, bien qu'aucune charge sérieuse n'ait été maintenue contre lui. Successivement toutes les « dépositions » montées par la Police judiciaire, pour accabler le tailleur bulgare, se sont effondrées.

Benoist, aux abois, a tout tenté pour se justifier. Il a accumulé les mensonges et les infamies. Tout a été mis en œuvre, pour atteindre ceux qui dénonçaient ses forfaits. ?

Rappelons très brièvement où en était l'affaire, il y a huit jours. Benoist, accusé de toutes parts, semblait bien près de la chute. Le scandale des brutalités subies par Almazian, avait mis sa situation de haut fonctionnaire de la police en danger. Tous les journaux parlaient ouvertement de son « limogeage » qui n'était plus, à ce que l'on disait, qu'une question d'heures.

Or, il s'est maintenu. Pour cela, il a tout fait pour convaincre l'opinion publique qu'Almazian était coupable... Avec la complicité d'un chauffeur il a monté le témoignage sensationnel que l'on sait. La déposition du chauffeur Flotès, qui devait être accablante, fut tout simplement ridiculée. Personne n'en fut dupe. Le fil de Benoist était trop gros. Les historiettes de Flotès, qui sans doute, moyennant le retrait d'une contrevention et la promesse de certains passe-droits pour l'avenir, avait accepté de faire le témoignage de complaisance que lui avait suggéré Benoist, furent promptement ruinées.

Benoist n'avait fait que commettre une maladresse de plus...

Or, les choses se compliquent. La police de Lille rentre en conflit avec celle de Paris. On parle de forfaiture. Benoist et ses acolytes auraient tout simplement maîtrisé la malle pour s'éviter le toujours pénible avec d'une déception dans l'enquête. Benoist aurait introduit dans la malle des objets qui n'y étaient point lorsqu'en l'ouvrir à Lille.

Le dessus, les déclarations des enquêteurs de Lille sont formelles. Ainsi, les morceaux de vitrauphanrie, débris de coton, cheveux, etc., n'étaient nullement dans la malle quand on l'inventoria, la première fois à Lille. Or, chose étrange, ces objets sont parmi les mêmes à conviction que Benoist prétend posséder contre Almazian. Donc, il n'y a pas d'équivoque. Benoist, après coup, a trouvé, comme par hasard, des pièces qui accusent Almazian, cet Almazian qui est cause de tout son malheur, et cet Almazian qui sûrement va lui faire perdre sa place...

Vraiment, le Parquet de Lille avait-il besoin, par ses infempétives déclarations, de jeter de l'huile sur le feu. On se doit des égards entre pourvoeure de prisons. Pourquoi, alors cette subite zianie, entre gens de la même famille. Sans doute, quelque magistrat de Lille, soucieux de faire son chemin, a vu dans ce coup de théâtre le moyen de se faire « mousser ». Et alors, il s'est dit : Tant pis pour Benoist si sa disgrâce me protégera...

Les responsabilités, ces messieurs se les renvoient. Ce serait amusant, si cela n'était tragique. Benoist incrimine les policiers lillois, les accuse de négligence, d'avoir mal examiné le fameux panier d'osier, etc... Oui, c'est cela, ils doivent tous être myopes à Lille, c'est pourquoi ils n'ont vu ni les morceaux de vitrauphanrie, ni les filaments de coton, ni les cheveux. Ah ! s'ils avaient eu les yeux de lynx de Benoist, sans doute n'en serions-nous pas là !

Enfin tout s'arrangera. Le ministre de l'Intérieur aidant, les policiers lillois et parisiens cesseront de se débiter cordialement.

Doit rester, le docteur Muller est venu tout exprès de Lille à Paris pour expliquer à M. Matfias qu'il ne disposait pas d'un matériel de laboratoire suffisamment moderne pour pouvoir effectuer dans les conditions désirables les expertises qui lui avaient été confiées. Matfias parle de confronter Coissard, le chef de la sûreté de Lille, qui a déclaré que la malle était absolument vide, avec le directeur de la Police judiciaire.

Les responsabilités, ces messieurs se les renvoient. Ce serait amusant, si cela n'était tragique. Benoist incrimine les policiers lillois, les accusent de négligence, d'avoir mal examiné le fameux panier d'osier, etc... Oui, c'est cela, ils doivent tous être myopes à Lille, c'est pourquoi ils n'ont vu ni les morceaux de vitrauphanrie, ni les filaments de coton, ni les cheveux. Ah ! s'ils avaient eu les yeux de lynx de Benoist, sans doute n'en serions-nous pas là !

Enfin tout s'arrangera. Le ministre de l'Intérieur aidant, les policiers lillois et parisiens cesseront de se débiter cordialement.

Doit rester, le docteur Muller est venu tout exprès de Lille à Paris pour expliquer à M. Matfias qu'il ne disposait pas d'un matériel de laboratoire suffisamment moderne pour pouvoir effectuer dans les conditions désirables les expertises qui lui avaient été confiées.

Matfias parle de confronter Coissard, le chef de la sûreté de Lille, qui a déclaré que la malle était absolument vide, avec le directeur de la Police judiciaire.

COMITÉ DE DEFENSE SOCIALE

POUR PROTESTER CONTRE LE CRIME ABOMINABLE
DU MEDECIN JACQUEMARD, ASSASSIN D'ANTONIO GIMENEZ

assisté tous au

GRAND MEETING

qui aura lieu le vendredi 22 novembre 1929, à 20 h. 30.

SALLE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

avec le concours de

LE PEN, P. BESNARD,

du C.D.S.

GEORGES PIOCH, HAN RYNER

Hommes de Lettres

HENRY TORRES

Défenseur de Gimenez

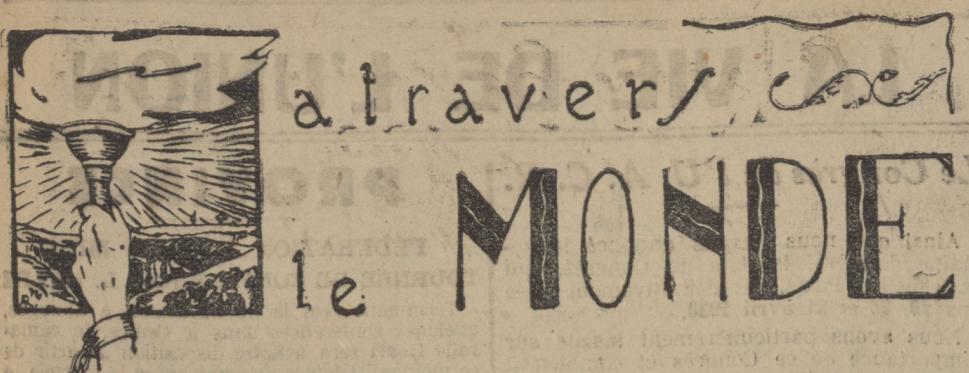
Participation aux frais : 1 fr. 50

PAUL LOUIS

Publiciste

SUZANNE LEVY, E. LAFONT

Avocats du C.D.S.



EN ALLEMAGNE

Aggravation de l'assurance contre le chômage

Le problème du secours aux chômeurs occupe depuis quelques mois l'opinion publique allemande. La situation s'aggrave, en effet, de plus en plus, comme suite naturelle de la coalition gouvernementale réalisée par la social-démocratie et les partis bourgeois.

Le chômage intense dont souffre l'Allemagne d'une façon chronique avait fait voter en octobre 1927 une loi, destinée à faciliter le travail et à assurer les chômeurs, loi qui, aujourd'hui, donne lieu à de violentes luttes politiques. Jusqu'en automne 1927 il n'existaient dans le pays qu'une institution de prévoyance sociale, qui, après une enquête préalable de constat de « nécessité », envoyait des anciens-travailleurs au chômage 12 marks par semaine. La loi d'octobre 1927 établit une caisse d'assurance à laquelle tout ouvrier que, patrons devaient verser 3 0/0 du salaire. Tandis que l'institution de prévoyance octroyait un secours pendant 39 semaines à l'ouvrier qui avait travaillé au moins 12 semaines au cours des 12 derniers mois, la nouvelle loi ne permettait le secours à ceux qui avaient travaillé au moins 12 semaines. Une autre innovation de la loi sur les assurances était d'allonger le montant du secours en proportion du salaire habituel. Si bien que les chômeurs, divisés en 11 catégories, touchaient, quelques-uns, des sommes plus élevées qu'auparavant, tandis que le plus grand nombre voyait diminuer le pourcentage de son allocation.

La section allemande de l'A. I. T., la F. A. U. D., combattit cette loi dès ses débuts, arguant que les travailleurs n'avaient pas à payer les 3 % fixés par la caisse d'assurance, étant donné qu'ils n'étaient pas responsables du manque de travail. Les patrons étaient cause du chômage devaient en supporter les conséquences. Les anarchos-syndicalistes s'élevaient en outre contre la distinction faite entre les chômeurs, comme une cause de division ouvrière.

La loi aggrava aussi la situation des travailleurs saisonniers, en les mettant dans l'obligation de ne pas travailler pendant l'hiver, au moyen d'une réglementation spéciale.

Pendant la grande crise de chômage de l'hiver dernier, les moyens de la caisse d'assurance furent tout à fait insuffisants pour venir en aide aux masses de sans-travail, pour lesquelles l'Etat eut à fournir 300 millions de marks.

Cela donna lieu à une campagne très violente contre la loi sur les assurances. La presse de droite et de gauche en a profité pour peindre la situation des chômeurs sous les plus belles couleurs, protestant contre les abus dont la loi aurait eu à souffrir de la part de nombreux ouvriers. De là apparut la nécessité d'une réforme, naturellement au préjudice des chômeurs.

La social-démocratie, pour sauver la coalition gouvernementale avec les partis bourgeois, avait déjà avancé la construction d'un « mur curassé ». Ainsi n'existait-elle pas de véritable mur devant l'entrée à empêcher le sort de l'assurance ouvrière. Elle reconnut donc, elle aussi, l'existence d'un abus de la part des travailleurs et la nécessité d'une réforme. Après de longues négociations de différents ordres, elle s'est arrêtée à un projet de réforme dont la validation par le Reichstag apportera une nouvelle aggravation au sort des chômeurs.

Pour les métiers dits saisonniers, bien payés, la quote-part ouvrière de 3 0/0 sera élevée à 1/2 0/0 et à 3 1/2 0/0 pour les autres catégories de travailleurs. Les célibataires de moins de 45 ans, ne toucheront l'allocation entière que s'ils ont fourni dans l'année 52 semaines de travail suivi, sinon l'allocation sera diminuée proportionnellement. Le délai fixé pour recevoir les premiers secours sera allongé à 15 jours. En outre, des moyens seront mis en œuvre pour empêcher l'ouvrier à caractère saisonnier de l'Office de placement de le trouver. La réforme non seulement réduit l'aide fournie au chômeur, mais atteint aussi à sa liberté.

De cette manière, le gouvernement pense épargner 280 millions de marks, somme qu'en cas de chômage intense devra tourner la caisse de l'Etat.

La F. A. U. D. lutte inlassablement contre cette nouvelle atteinte aux droits des chômeurs. Dans une campagne spéciale entreprise au moyen de son organe, *Der Syndikalist*, elle prouve qu'il n'existe d'autre sorte de la part des sans-travail, réduits au contraire à une misère voisine de la famine. Elle espère faire ainsi comprendre aux ouvriers que seule l'action directe pourra être une arme efficace contre la bourgeoisie et son allié la social-démocratie. La F. A. U. D. déclare, en outre, que les charges d'assurance doivent incomber seulement au patronat et organiser la lutte contre le chômage en général en réclamant la journée de 6 heures, selon la résolution adoptée au dernier Congrès de l'A. I. T.

EN CALIFORNIE

La tragédie de Marion

On sait qu'à Marion, ville de la Californie du Nord, le chef de la police peut se vanter d'avoir fait mieux que Aderhup. Sur son ordre, en effet, 6 ouvriers ont été tués, parmi lesquels une mère de 5 enfants. Deux blessés, très gravement atteints, sont, de plus, en péril de mort et une vingtaine d'autres assez grièvement touchés.

Pour comble, les sous-ordres du sanglant Atkins ont été relâchés sur caution fournie par les propriétaires de la fabrique, tandis que 40 des préviseurs sont encore aux arrêts. Cette faute, due à la collusion des patronages et des grands capitaines n'est pas pour nous étonner. Cependant il faut encore, dans cette circonstance, dénoncer le cynisme avec lequel les assassins de Marion parlent de leurs exploits.

Pendant que se célébrait l'enterrement de tous les travailleurs des environs, M. Baldwin, président de la Marion Manufacturing et C°, interviewé par Tom Tipett, correspondant de la Presse Féderale, répondait : « On dit qu'il a été tiré de 60 à 70 coups de feu. Eh ! bien, s'il en est ainsi je ne peux que reconnaître que le sheriff et ses agents sont des bons tireurs. » Puis plissant : « Si j'ai quelque jour une armée à organiser, je ferai appel à leurs bons offices. Pendant la guerre européenne on gaspilla 3 tonnes de plomb pour un homme de tué. Ici, nous avons usé moins

TRIBUNE DU MILITANT LES INCERTITUDES DE LA SCIENCE ÉCONOMIQUE

FAUT-IL PERSÉVÉRER ?

de 5 livres et 4 hommes sont morts et plus de 20 blessés. C'est un coup de maître. »

On pourrait difficilement s'imaginer plus odieux cynisme. Mais que M. Baldwin prenne garde qu'un travailleur bien décié n'aura peut-être pas besoin d'une livre de plomb pour purger la terre de ce sinistre assassinat.

Pour revenir aux incidents sanglants du mois dernier, rappelons qu'il a été prononcé qu'aucun des grévistes n'était armé. Bien plus, tous ont été lâchement blessés dans le dos, sauf le vieil Sam Wickers qui, ayant menacé le sheriff de son bâton, reçut une décharge en pleine poitrine. J. B. Russell qui assistait à la scène, raconte qu'Adkins, maintenait Wickers d'une main par les poignets, tandis qu'il faisait feu de l'autre. Wickers roula à terre mais n'était pas encore mort. Quelques instants après, tout le monde s'était déjà dispersé quand Adkins avec l'aide d'un de ses agents passa les menottes au moribond en essayant de le faire se lever et devant l'impossibilité où celui-ci était de marcher, tous deux le traînèrent à coups de croise de réconfort pour les isolés. »

En outre, les opinions exprimées dans la Tribune pouvaient être portées de donner pour ainsi dire la température du mouvement dans son ensemble.

Ainsi conçue, cette rubrique ne pouvait, semble-t-il, que donner satisfaction à tous.

Le choix des sujets abordés pouvait varier à l'infini, au gré des collaborateurs, soit qu'ils se rapportent à l'actualité ouvrière et sociale, soit qu'ils aient trait directement à la marche intérieure du mouvement, nous étions donc en droit d'attendre beaucoup de la Tribune.

Il se trouve que la copie reçue jusqu'à ce jour s'est à peu près bornée à envisager les questions d'ordre intérieur. Peut-être particulier du gouvernement, il est dit que, sans les témoins, le travail n'aurait été totalement provoqué par les gardes de l'usine, lesquels étaient ivres. Scé promettant à l'intérieur de la fabrique, il exaspérait les travailleurs, les menaçant de faire feu s'ils parlaient de se mettre en grève. Luther Bryson, une des victimes, ne put tolérer davantage les insultes des brutes avinées ; il arrêta les machines demandant à tous ses camarades de déclarer la grève. Tous abandonnèrent, en effet, le travail et quelques heures plus tard Bryson était au nombre des morts.

Après Gastonia, Marion. Le capitalisme

se distingue : il ne lui suffit pas d'exploiter les travailleurs, il lui faut encore les faire massacer par la police.

LIGUE INTERNATIONALE DES REFRACTAIRES À TOUTES GUERRES CONFÉRENCE PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

SUR : L'objection de conscience au point de vue révolutionnaire

le MERCREDI 27 NOVEMBRE à 20 h. 30 à la Bellevilloise, 23, rue Boyer, Paris, par A. Besnard.

A. Patorni, Mauricis, Pasteur Roser exposent leur point de vue.

La parole sera donnée au public. Prix d'entrée : 1 fr. 50.

PAGES D'HISTOIRE

GIRIER-LORION

LA MORT D'UN JUSTE

(Suite et fin)

En ouvrant cette tribune, voilà deux mois, nous avions, en quelques mots, exposé nos intentions. La création d'une rubrique réservée spécialement aux membres de l'U.A.C.R. avait pour nous un double but : permettre d'abord aux militants peu habitués à écrire la possibilité de s'exercer d'une façon profitable, faciliter ensuite les relations constantes entre tous les éléments actifs de notre organisation.

Il ne faudrait pas que les camarades se méprisent sur l'objet de la Tribune : des quantités de sujets peuvent attirer l'attention des militants ouvriers, les faits qui se passent à l'usine, aux champs, à l'atelier, autant que ce qui arrive dans les groupes de notre organisation.

Il n'est de dire que nous avons reçu des témoignages d'encouragement. Beaucoup sont franchement enthousiastes, témoins de ces camarades du Midi qui nous disaient : « C'est une excellente initiative. »

Le principal est de persévirer. Il faut que la Tribune du Militant vive et soit vivante ; ou encore : « C'est un bon moyen pour mettre en contact des camarades des diverses régions et un précieux réconfort pour les isolés. »

Par contre, d'autres camarades nous ont tout de suite fait part de leurs craintes. Ceux-ci ont peur que les discussions entamées en particulier sur les sujets d'organisation intérieure ne s'enveniment et ne soient un nouveau brandon de discorde, susceptible d'amener la désagréation des forces, et d'entraîner une nouvelle scission.

Pour notre part, nous ne voulons pas être le danger. La cohésion de nos forces actuelles serait-elle donc conditionnée par la non-discussion de problèmes d'importance capitale pour la propagande ? Allons donc ! Nous ne pouvons le croire. Mais en tant que rédacteurs responsables du Libérateur, nous avons pas, et n'avons nullement l'intention d'ailleurs, d'imposer notre façon de voir. Notre rôle est ici de recueillir les suggestions afin de les utiliser au mieux des intérêts du journal. Aussi, puisque les avis sont partagés quant à la Tribune du Militant, nous jugeons nécessaire d'aborder directement aux intéressés, c'est-à-dire aux militants et groupes de l'U.A.

Constatant les imperfections de l'organisation actuelle est un devoir pour chacun. Le travail critique est la marque de vitalité d'un organisme, aussi est-on heureux de constater que les membres de l'U.A. ne laissent pas de signaler ce qui, d'après eux, peut nuire ou entraver la bonne marche de la propagande. Nous camarades sont également dans leur rôle quand ils se préoccupent des vases problèmes que pose la transformation des méthodes d'exploitation et de répression capitalistes à travers le monde. Car les militants doivent être en même temps des théoriciens, et c'est eux qu'importe la tâche d'adapter leur doctrine et leur critique aux exigences du monde moderne.

C'est donc sans crainte et même avec satisfaction que nous avons vu nos camarades s'entendre sur des questions qui leur semblaient à juste titre primordiales et entreprendre des discussions qui ne pouvaient être que fécondes, à condition, bien entendu, qu'elles ne dégénèrent pas en problèmes personnels. A ce sujet, nous l'avons déjà spécifié et nous ne craignons pas de répéter une fois encore : toute question de personne doit être rigoureusement bannie des débats et d'ailleurs, lâchons-nous de le dire, un pareil cas ne s'est pas encore présenté.

Voilà donc, très brièvement, ce que nous espérons de la Tribune et ce qu'elle a été jusqu'à présent.

Ajoutons que nous aurions, cependant, désiré voir les articles ne pas se cantonner au plan de l'organisation de l'U.A. et

l'U.A. de décider du sort de leur Tribune.

L. PELLETIER ET R. BOUCHER

P.S. — Seignez les décisions prises au Congrès d'Allemagne, une tribune de libre discussion sera ouverte dans l'atelier de l'habitude trois mois durant la tenue du prochain congrès. Mais il ne faudrait pas confondre le rôle de cette tribune avec celui de la Tribune du Militant à qui, ainsi que nous l'avons déjà spécifié et nous ne croyons pas de répéter une fois encore : toute question de personne doit être rigoureusement bannie des débats et d'ailleurs, lâchons-nous de le dire, un pareil cas ne s'est pas encore présenté.

ERRATUM

Une regrettable faute de composition survenue la semaine dernière, a produit un mastic dans l'article de notre camarade Le Meillour.

Le paragraphe commençant à « A l'usage, au chantier... » et finissant à « obtenir ses faveurs » doit être placé en deuxième colonne, avant « Nous répétons donc aux ouvriers... »

UNE OPINION SUR LA PAIX MONDIALE

M. Herrriot vient d'écrire pour le *United Feature Syndicate* un article sur les possibilités et indices de paix mondiale, reproduit par *L'Excelsior* du 3 novembre.

L'opinion de M. Herrriot est loin d'être indiscutable. Les conditions de paix dans le monde en général et dans l'Europe en particulier, dépendent d'une foule de circonstances et de faits que l'ex-président français n'a pas vu ou n'a pas voulu voir.

Certes la guerre semble avoir contribué puisamment à modifier profondément l'aspect et la mentalité de l'Allemagne et de l'Autriche. Mais cela est plus apparent que réel.

Si l'on ne voit plus aujourd'hui dans Berlin ou Vienne l'insolent étalage d'un militarisme arrogant et chahuté s'exhibant en de pompeuses et théâtrales manifestations, c'est tout simplement parce que les soulèvements et chassent les empereurs, étaient nettement battus à une caste qu'ils avaient pourtant déclarée vaincue.

Le travail, à l'usage, au chantier... et finissant à « obtenir ses faveurs » doit être placé en deuxième colonne, avant « Nous répétons donc aux ouvriers... »

En exposant la situation de l'Europe, Herrriot parle surtout en Français : il voit la paix dans l'œil du voisin mais non la paix dans le sien. A nous de dire ce qu'il ne dit pas. Si le militarisme allemand semble être détruit, le militarisme français a sûrement récupéré cette perte. Et la caste militaire, liée aux partis de droite et de centre, poursuit une politique nettement impérialiste et hostile à l'Allemagne, poussant aussi aux armes.

Mais on n'est pas le fait d'une propriété intrinsèque de la substance, « car, s'il en était ainsi, quelque quantité de cette substance que l'on possède, on en désirerait toujours davantage ; la valeur d'une chose augmente et diminue à la fois, augmente par rapport à une autre chose et diminue par rapport à une troisième, ce qui n'est pas le fait d'une propriété intrinsèque. Ce n'est donc qu'un accident extrinsèque, un rapport. » (Stanley Jevons). Que consigne sur une base aussi chancelante ?

On raconte qu'un savant anglais sollicita, un jour, son admission à la Société d'Economie politique de Londres. Accueilli séance tenante, il écouta les débats sans dire mot, et, à l'issue, remit sa démission entre les mains du président. Comme on s'étonnait d'un geste aussi inattendu, il répondit : « C'est dans l'espoir d'apprendre ce que c'est que la valeur que je désire établir parmi vous ; je m'aperçois que vous n'en savez plus long que moi sur ce point, je m'en vais à me renfermer. »

Cependant, au cours de leurs recherches, les économistes n'ont pas pu ne pas rencontrer un autre élément de la valeur : le travail. Quelle rencontre embarrassante ! L'observation nous montre que tantôt le travail règle la valeur, tantôt il comble pour peu de chose, pour rien. Même le travail le sait mieux que qui que ce soit. La valeur reste-t-elle quelque chose d'infiniment subtil. Elle n'est pas une qualité intrinsèque de la substance, « car, s'il en était ainsi, quelque quantité de cette substance que l'on possède, on en désirerait toujours davantage. »

On raconte qu'un savant chinois sollicita, un jour, son admission à la Société d'Economie politique de Londres. Accueilli séance tenante, il écouta les débats sans dire mot, et, à l'issue, remit sa démission entre les mains du président. Comme on s'étonnait d'un geste aussi inattendu, il répondit : « C'est dans l'espoir d'apprendre ce que c'est que la valeur que je désire établir parmi vous ; je m'aperçois que vous n'en savez plus long que moi sur ce point, je m'en vais à me renfermer. »

En fait, nous sentons vaguement que l'observation du monde économique ne nous permet pas d'y retrouver une conception scientifique de la valeur. Ce mot recouvre une multitude de qualités et de notions élémentaires différentes. Efforçons-nous d'abord d'en connaître l'origine et l'évolution.

Notre premier souci doit être de nous demander si la société où nous vivons est bien une, homogène, où si elle n'est pas plutôt la juxtaposition de milieux différents au sein desquels la croyance qui régne au sujet de la formation et de la circulation des richesses n'est pas la même. La réponse est évidemment affirmative. La France a fortifié ses frontières. Les déstelleries du Puy ou d'Alençon fournissaient la même quantité de travail pour mille francs. Cependant, les déstelleries, les économistes n'ont pas pu ne pas rencontrer un autre élément de la valeur : le travail. Quelle force est nécessaire pour le rendre ?

Le travail, au cours de la circulation des richesses, est-il le seul facteur de la production ?

Le travail, au cours de la circulation des richesses, est-il le seul facteur de la production ?

Le travail, au cours de la circulation des richesses, est-il le seul facteur de la production ?

Le travail, au cours de la circulation des richesses, est-il le seul facteur de la production ?

Le travail, au cours de la circulation des richesses, est-il le seul facteur de la production ?

Le travail, au cours de la circulation des richesses, est-il le seul facteur de la production ?

Le travail, au cours de la circulation des richesses, est-il le seul facteur de la production ?

Le travail, au cours de la circulation des richesses, est-il le seul facteur de la production ?

Le travail, au cours de la circulation des richesses, est-il le seul facteur de la production ?

Le travail, au cours de la circulation des richesses, est-il le seul facteur de la production ?

TRIBUNE SYNDICALE

Faisons un effort pour comprendre

Quel triste sort est le mien. Au moment précis où j'invite les militants à ne point se permettre des fantaisies avec la pensée de leurs adversaires, voici qu'un ami déforme absolument celle de tous les collaborateurs de cette tribune.

Cet ami a-t-il au moins l'excuse de nous lire accidentellement, et d'être justement tombé sur un article qui l'ait profondément choqué ? Non ! Il n'a même pas cette excuse. Il est de ceux qui, chaque semaine, depuis un an, ont suivi pas à pas les différentes manifestations de notre pensée ; l'intérêt que nous savons qu'il porte à ce journal nous permet même d'avancer que rien de ce que nous avons fait ici ne lui a été étranger. Aussi, grande a été notre surprise de lire sous la plume de Le Meillour une erreur aussi considérable sur l'appréciation de notre travail collectif qu'il qualifie « de quelle C. G. T., C. G. T. U. et autres ».

Cette appréciation caractérise précisément l'état d'esprit que nous nous sommes donné mission de combattre. Qu'en se rapporte à la déclaration par laquelle j'ai ouvert cette tribune le 23 novembre 1928 ?

On y retrouvera ce souci, chaque semaine renouvelé, de porter à la compréhension des travailleurs organisés dans les trois centrales syndicales les problèmes qui se débattent dans chacune d'elles ; d'abattre la cloison étanche qui masque aux éléments d'une C. G. T. tout ce qui se fait en bien ou en mal dans les deux autres confédérations. « J'ai si peu présidé à cette querelle », que l'une des conditions que j'ai mises à ma collaboration, c'est que jamais ne seroit plus abordé la discussion sur le choix de l'adhésion à donner à une des trois centrales.

Lorsqu'on commet l'erreur fondamentale de prendre pour une « querelle » l'examen serré de la politique des confédérations auxquelles nous nous sommes livrés ici, la porte est alors ouverte à toute une gamme d'erreurs d'importance variable. Et toute cette gamme se retrouve dans la lettre de notre ami Le Meillour. Qui en a jugé :

MON CHER GUIGU

Jusqu'à maintenant je ne suis pas beaucoup allé à la « querelle » C.G.T., C.G.T.U. et autres qui se déroule dans la tribune syndicale du Libertaire dont tu as la charge. Et pourtant permets-moi de te dire, je n'ai pas souvent été d'accord avec le point de vue que tu défends. Mais je ne suis pas d'accord avec la C.G.T. ou la C.G.T.U., que l'une des conditions que j'ai mises à ma collaboration, c'est que jamais ne seroit plus abordé la discussion sur le choix de l'adhésion à donner à une des trois centrales.

Enfin, il est un point sur lequel des révolutionnaires ANTI-ADHÉSIONISTES de toute dictature médiévent jamais assez, c'est que l'insécurité constructive du prolétariat dans le domaine économique et social a rendu, et rendra, toute possible, une dictature quelconque. Les plus belles affirmations révolutionnaires, les plus nobles hérosismes ne changent pas d'un pouce cette situation de fait. J'invite Le Meillour à bien se rappeler que l'adhésion à la C.G.T.S.R. — et je suis de ceux-là — c'est aussi donner la preuve que l'adhésion à la C.G.T. ou la C.G.T.U.

Le comprends ce que ces « instructions » veulent dire. A ton avis pour adhérer à la C.G.T. ou à la C.G.T.U., il faut avoir du courage sous prétexte qu'il y a du « redressement » à faire. Mais alors, avoir le « culot » de donner son adhésion à la C.G.T.S.R. — et je suis de ceux-là — c'est aussi donner la preuve que l'adhésion à la C.G.T. ou la C.G.T.U.

Mon cher Guigu, je ne suis pas « chicaner » avec toi, pour savoir si l'anarchiste qui donne son adhésion à la C.G.T. est bien à sa place, cela ne regarde que lui. Mais personnellement, j'ai trop « battu » dans cette organisation, et je n'y remets pas les patins. Elle est trop associée au « char de la mort » et sa collaboration avec la bourgeoisie est culmine de cette dernière.

Maintenant, comme je suis de ceux qui sont plus chevronnés et plus résistants que le sulfite d'argent dans sa soupe, permettez-moi de te dire que le vrai courage n'est pas le fait d'adhérer à une organisation ou à une autre. Le vrai courage c'est la lutte dans l'usine et au chantier, c'est la lutte dans la révolution syndicale du véritable. D'abord ne faire que de l'adhésion à la C.G.T. ou à la C.G.T.U. et pour 80 % des syndiqués de ton organisation et des autres font 9 et 10 heures. Quant à la « perfection technique » dont tu es un des chauds partisans — je n'en suis pas un adversaire — quoique effectivement, cela ne sera qu'à nos espions. Mais tu sais que l'adhesion à la C.G.T. ou à la C.G.T.U. est surtout de faire participer dans le combat des ouvriers qui luttent pour la « technique » de l'action directe et de la lutte des classes.

En réponse à l'ensemble de tes « papiers » je te prie donc de passer cette petite « mise au point » dans la prochaine tribune syndicale du Libertaire.

Bonne poignée de main.

Pierre LEMEILLOU

Je regrette de ne point avoir à ma disposition une plus large place pour développer comme il conviendrait chacun des points qui me paraissent justement constituer le plus grand obstacle à la renaisseance d'un esprit syndicaliste. Qu'un argument soit présenté, que cette formule soit écrite, si celui qui en l'auteur appartient à une organisation qui n'est pas la notre aussi bien l'on s'imagine que cet argument ou cette formule constituent une insinuation contre soi-même.

Et pour la justifier à ses yeux on prête à l'auteur un raisonnement qui n'a jamais été le sien. Le titre même que portait l'ar-

ticle incriminé aurait dû amener à la réflexion notre ami. Le courage et la persévérance nous ne les avons pas placées dans la C. G. T. et la C. G. T. U. exclusivement, mais dans l'action syndicale, et la signification en est beaucoup plus profonde.

Si Le Meillour avait compris cela, il ne se serait pas senti visé par l'examen de conscience que nous recommandons à ceux qui désespèrent de ne jamais atteindre le but. Et parce que nous savons que ceux-là seront vite des sceptiques et d'autre utilité pour l'action syndicale, nous leur indiquons qu'il existe, pour eux, des groupements — politiques ou autres — où ils seront mieux à l'aise.

N'ouvrions pas aujourd'hui, dans le cadre de cet article, le débat sur l'utilité et la valeur révolutionnaire de « la perfection technique » du prolétariat ; l'importance du sujet vaut la peine d'une étude particulière ; mais je me permets, dès à présent, de soumettre à la méditation des militants ouvriers la formule de Le Meillour : « Qu'avant de construire, il faut démolir ».

Il me demande si l'hésitation à « démolir » dont fait preuve le prolétariat ne provient pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

Lorsqu'il aura pénétré tous les rouages de la machine moderne, lorsqu'il aura vu qu'en définitive, elle ne fonctionne que parce qu'il y joue le premier rôle et qu'il se trouve être la base même de l'édifice qui l'effraie par sa grandeur, alors, et alors seulement, il lui viendra des envies de briser les cadres de servitude dans lesquels on le maintient. Si la formule de Le Meillour continuait à prévaloir dans le mouvement ouvrier, elle nous vaudrait des générations d'impatients qui ne tarderaient pas, au choc des réalités, à devenir des générations de sceptiques. Sans s'étendre à l'échelle de générations tout entières, que d'exemples d'un pareil processus ne nous ait-il pas été donné de contempler autour de nous.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son ébahissement devant l'œuvre gigantesque et d'une complexité inouïe qu'est la société moderne. Beaucoup plus que des forces de coercition dressées contre lui, le prolétariat éprouve une crainte intuitive de sa propre incapacité constructive. Il est écrasé par la production moderne — donc il est cependan t l'artisan — parce qu'il ne la comprend pas. Aussi le prolétariat hésite-t-il à démolir ; l'idée ne lui en vient même pas.

On nous signale la troisième édition du tract de propagande de Stephen Mac Say : « Quand l'Anarchie sera vaincue, il sera trop tard pour que les procès les plus inquisitoriaux ne fassent pas de son